

TO BE OR NOT TO BE ABSTRAIT

La jeune peinture contemporaine est la grande oubliée des institutions artistiques françaises. Nombre de leurs responsables, toujours frileux, se méfient d'un médium qu'ils estiment épuisé, à bout de souffle, pour ne pas dire ringard. C'est pourtant vers cette pratique que s'est tournée une nouvelle génération d'artistes au nombre desquels on trouve Jonathan Binet, Antoine Donzeaud, Renaud Regnery, Samuel Richardot et Clémence Roudil. En attendant la première exposition collective entre les murs, nous la présentons dans nos pages.

Texte : Alain Berland

✓ accrochage récent des galeries contemporaines du Centre Pompidou rassemble plus de 400 œuvres mais n'expose qu'une dizaine de peintures. Et on attend, depuis 2001, dans un lieu pourtant aussi dynamique que le Palais de Tokyo, une proposition qui permettrait d'apprécier la nouvelle génération de peintres français. A contrario de ces non-prises de positions, il suffit de discuter avec les artistes et les critiques pour constater que l'histoire de la peinture est loin d'être consommée et qu'elle reste un corps vivant.

Dans ce contexte institutionnel défavorable est pourtant apparue une nouvelle vague d'artistes virtuoses et décomplexés. Certains des plus originaux, comme Romain Bernini, Damien Cadio, Youcef Korichi, Thomas Lévy-Lasne¹, Marlène Mocquet, Eva Nielsen ont choisi une peinture figurative où les représentations du monde extérieur sont, plus ou moins, réalistes. D'autres, Jonathan Binet, Antoine Donzeaud, Renaud Regnery, Samuel Richardot, Clémence Roudil – sujets de cet article – ont choisi de ne pas figurer, de ne pas reproduire les images du réel même si celui-ci imprègne totalement leurs travaux. Roland Barthes déclarait ne pas écrire de roman parce que ce dernier favorise toujours le fond, c'est-à-dire le récit, et rétrograde la forme au rang d'accessoire. Par analogie, ces artistes semblent avoir transposé

cette volonté dans le domaine pictural et ne représentent pas pour privilégier la liberté formelle.

Tous exercent une peinture difficile à qualifier, tant l'adjectif abstrait paraît frappé d'obsolescence aussitôt qu'on le prononce. On peut, par défaut, nommer ces pratiques "abstractionnistes" pour reprendre une des appellations utilisées entre les deux guerres quand cette pratique est sortie de sa marginalité. Tous cherchent à inscrire dans l'œuvre des micro-narrations, des anecdotes du quotidien, des fragments du vécu : leurs expériences du monde. Tous savent que, désormais, le regardeur sait construire un récit à partir de peu de signes. Et tous veulent aller partout sans rien se refuser.

Ces artistes font rarement leurs achats de tubes d'huile ou d'acrylique, de pinceaux et de brosses chez Senellier ou Charvin. Pour eux, tout peut faire matériaux et couleurs : l'huile de vidange, le pochoir, la paire de ciseaux chez Samuel Richardot ; le papier peint, le polyuréthane, la poussière d'encre, la rouille chez Renaud Regnery ; le métal, les draps, les planches, le Marker chez Jonathan Binet ; un short, un gant, une bâche transparente chez Antoine Donzeaud ; la poussière des murs, le tissu chez Clémence Roudil. Tous tentent de produire des œuvres qui sont le résultat



Antoine Donzeaud, vue de l'exposition *In the Clear, Caring, Curing*. NAM Project, Milan, Italie, 2014. Courtesy de l'artiste et de la galerie Valentin Paris.

d'une suite d'événements, de gestes maîtrisés, réfléchis et qui pourtant, dans le processus, ne laissent jamais devenir leurs conséquences formelles, leur résultat final. Une somme d'expériences qui dicte la conscience de l'œuvre à l'artiste et non l'inverse. Des actions ordinaires pour rappeler que faire, c'est penser.

Antoine Donzeaud

Ancien élève de la Villa Arson, Antoine Donzeaud a pratiqué la figuration. Insatisfait, il a déchassé sa toile peinte puis l'a retournée et pliée. Il a remarqué la peinture qui coulait au travers, la porosité du médium. Comme il fabriquait lui-même ses châssis, il a persévéré, dans cet esprit expérimental, post supports / surfaces (un mouvement pictural français un peu oublié qui mériterait beaucoup plus d'attention qu'on lui en donne aujourd'hui). Toutes ces manipulations l'ont conduit à s'emparer du polyéthylène, une matière thermoplastique translucide facile à manier et bon marché, pour y inscrire des lignes, des sortes de graffitis à la bombe. Il y laisse tous les accidents de l'atelier, les coulures, les débordements, les dépôts, les traces, les macules. À l'aide de tasseaux, il charpente son châssis comme une sculpture à l'échelle de son corps. Il le badigeonne sauvagement, comme on passe du blanc de Meudon pour occulter

une vitrine. Puis l'œuvre finalisée est déposée contre le mur ou fixée au sol dans l'espace d'exposition comme une porte, un seuil transparent. Parfois, et de façon plus traditionnelle, la surface devient un écran sur lequel il sérigraphie pauvrement, en noir et blanc, des objets pris en photos, abandonnés dans les rues de Belleville. Le tout contient une énergie exceptionnelle qui est l'énergie de ce quartier de Paris.

Samuel Richardot

"*Déjà essayé. Déjà échoué. Peu importe. Essaie encore. Échoue encore. Échoue mieux.*" Ces mots magnifiques de Samuel Beckett – extraits de *Cap au pire* (1991) – pourraient composer la devise de Samuel Richardot, qui se revendique de Sigmar Polke mais aussi de Bernard Piffaretti. Après avoir pratiqué son médium en termes de figuration expressionniste, il a épuré la peinture sur sa toile parfois jusqu'à la quasi-absence. Aujourd'hui l'artiste mêle son travail d'atelier à sa pratique méditative pour penser sa peinture en terme d'inachèvement et d'imperfection comme le langage peut l'être. Il peint presque toujours à l'horizontale, souvent à l'aide de pochoirs, de bombes, de jus et laisse décanter les couleurs à différents degrés de liquidité, parfois en multicouches. Un processus très lent de sédimentation qui lui permet de retrouver une forme non intentionnelle dans un



Jonathan Binet, *Ici commence la nuit*.
230 x 600 cm (bois, métal, tissus, aérosol). Vue d'exposition, Bonner Kunstverein, Gaudel de Stampa, 2015. Courtesy de la galerie Gaudel de Stampa. p. Simon Vogel.

geste intentionnel. “*Je souhaite amener le regardeur à se poser des questions sur ce qui apparaît sur la toile. S’il y avait un enjeu, ce serait de rester sur un fil très tenu entre l’identification des choses et le vécu du regardeur.*”

Jonathan Binet

“*Quand on me demande si je suis peintre, je botte en touche et je dis que je suis dessinateur*”, déclare Jonathan Binet. L’artiste s’est fait connaître grâce à une série de gestes, aux rythmes rapides, effectuée à l’aide de bombes aérosols aux couleurs sobres qui recouvrent la surface du mur ou de la toile, le plus souvent in situ. Ces œuvres lui ont permis de mettre l’action en jeu et d’affirmer la physicalité de la peinture, comme une sorte d’action painting revisité mais sans lyrisme et avec un protocole précis de déplacement du corps et de la toile. Après avoir pris son élan, il prend appui sur le mur pour tracer le plus haut possible un arc de cercle, de la taille de son bras. L’artiste ne se revendique pas de la peinture gestuelle mais paradoxalement du dessin papier qu’il a très longtemps pratiqué de manière réaliste. Du crayon, il est passé au pinceau. Puis la contrainte du rechargement de peinture que nécessite le pinceau, et dont il a joué un moment, l’a conduit à la

bombe aérosol qui permet une continuité du geste. Pour mieux expliquer le processus, il rappelle volontiers qu’il est un grand fan de la célèbre vidéo *Le cours des choses*. Une œuvre expérimentale de Peter Fischli et David Weiss montrant une suite d’accidents et de chutes, composée dans un spectaculaire effet domino. Un manifeste de ce qui pourrait-être si on osait l’oxymore : une contingence maîtrisée. Aujourd’hui, l’artiste travaille davantage en atelier. Pour sa prochaine exposition, il a construit une sorte de matrice-châssis en métal qui ressemble à un phylactère de BD géant. Elle lui permet de décliner une série de formes qu’il emplit de bois, de tissus tendus ou pendus mais aussi de vides. On y trouve du scotch, de la peinture, du spray, du crayon. Le résultat est un langage pictural sauvage, inhabituel. Une sorte d’art malade que l’artiste a nommé *Tumeurs*.

Clémence Roudil

Tout juste diplômée des Beaux-arts de Paris, Clémence Roudil réalise des expériences sonores mais surtout des walls paintings qu’elle qualifie “*d’expérimentations matériologiques mettant en scène les traces que laissent un contact*”. Un désir qui a fait de la rue son atelier “*pour interroger ces identités insaisissables, effectuer un pèleri-*

nage dans la matière réelle”. Pour ce faire, elle recherche un mur, anonyme, à échelle humaine. Puis avec soin, à l’aide d’une éponge, elle le nettoie en l’humidifiant avant d’appliquer sur la surface verticale une cotonnade de couleur mate pour en relever l’empreinte. Il n’y a jamais d’amélioration dans le processus qui reste toujours aussi simple, et c’est le hasard qui détermine la qualité visuelle des dépôts de matière. Accrochées en tapis et en fonction d’un protocole précis, comme par exemple, reprendre l’ordre alphabétique des rues où se situent les murs qui ont servi à leur réalisation, les œuvres forment une somme de porte-empreintes colorés. De splendides rectangles sur lesquelles reposent les dépôts de la matière murale. Des arabesques brunes de poussières imprévisibles, inidentifiables comme exhalées par les fantômes des murs de la ville.

Renaud Regnery

Renaud Regnery a choisi depuis plusieurs années de vivre à Berlin, après un séjour à Dresde. Des villes où les contextes sont plus favorables à la peinture. Il a rapidement abandonné la figuration pour faire apparaître des images entre le conscient et l’inconscient. Travaillant avec des matériaux qu’il se procure en Allemagne ou aux États-Unis, essentiellement des papiers peints avec des effets de couleur et de motif, il les altère avec divers procédés de lavage, ponçage et y ajoute des substances liquides, laques industrielles, polyuréthane. Il s’intéresse aux archétypes, au moment de standardisation du beau, lorsque le papier peint couvrait les murs de presque tous les intérieurs domestiques. Depuis peu, il manipule sur son ordinateur des motifs qu’il dépose sur la surface de la toile en les sérigraphiant. “*Les transformations physiques et digitales ne s’opposent pas et ne divergent pas vraiment dans leurs fonctions: il s’agit de basculer d’un état décoratif de la surface, plat, ordonné et inorganique, vers un état d’instabilité où se produisent des rencontres d’éléments catastrophiques et d’éléments structureaux, qui invoquent peut-être ce que Didi-Huberman appelle l’inconscient technique. En somme je ne fais pas des tableaux digitaux, mais j’utilise ces outils (les softwares) parmi d’autres pour constituer une image spéculative. En ce sens mon œuvre serait plutôt post-digitale que digitale.*” Situé entre la figure et le signe, le résultat garde une sauvagerie primitive, une gestualité de retraits et d’ajouts. Une subjectivité picturale violente qui écarte la neutralité et imprime le regard pour longtemps.

Ces cinq artistes sont les cousins putatifs de leurs proches aînés, Richard Aldrich, Joe Bradley, Nathan Hylden, Thomas Fougeirol, David Ostrowski, Christopher Wool. Ils créent des œuvres qu’il faut appréhender par la qualité de leur dissension, de leur dysharmonie, voire de leur chaos, produit d’un long processus de décisions, de hasards, d’accidents plus ou moins volontaires. De gestes, de techniques, de procédures, d’implications très importantes, physiques et mentales au fur et à mesure de la production mais aussi d’une longue transaction entre conscient et inconscient, pour construire et déconstruire et nous obliger à repenser les catégories usuelles.

En apparence, ces peintures possèdent un faible degré de réalité. Elles peuvent sembler pauvres, nonchalantes, distancées, éloignées des images du quotidien et de la forêt des signes qui forment notre environnement. Mais en ouvrant les paupières, l’on comprend qu’elles sont remarquablement informées de l’état du monde. Elles reflètent l’atmosphère bigarrée des “zones”, comme aime à les nommer



Renaud Regnery, *SugeeSmog*, 180 x 130cm, impression UV sur papier peint tropical sur toile, 2015. Courtesy de l’artiste et de la galerie Klemm’s, Berlin.



Clémence Roudil, *Walls paintings*, 2015.

Jean Rolin où travaillent ces jeunes artistes. Des lieux où les graphs, les déchets encombrants, les travaux de voiries, les herbes sauvages, les devantures chargées de publicité, le fracas des moteurs, les langages créolisés forment un tout dense, sauvage, métissé et ouvert à la vie. Ce sont ces traces, ces empreintes que l'on retrouve dans les œuvres de Jonathan Binet, Antoine Donzeaud, Renaud Regnery, Clémence Roudil. Quant à Samuel Richardot, et même si certains critiques souhaitent lui faire endosser le rôle de l'artiste analytique et distancié, son œuvre est toujours imprégnée de réel, très éloignée d'une abstraction formaliste et d'une pensée par signes purs dépersonnalisés. *“Ma peinture est intimement mêlée au quotidien. Il y a toujours quelque chose en elle qui se nourrit du contemporain. Savoir si je suis abstrait ou figuratif, cela n'a pas de sens aujourd'hui. J'ai toujours construit les choses en observant l'un et l'autre domaine.”* •

Alain Berland

1. Lire l'entretien *“L'univers comme une discothèque”* de Jean-Roch de Logivière et Stéphanie Vidal dans le n° 77 de *Mouvement*.

Jonathan Binet, jusqu'au 9 août à la Bonner Kunstverein, Bonn, Suisse.
Antoine Donzeaud, *What is a Bird? We Simply Don't Know*, sur une proposition de Domenico de Chirico, jusqu'au 31 juillet à la Galeria



Nicodim, Bucarest, Roumanie; *Group Show*, du 2 au 25 juillet à la Galerie Valentin, Paris; *Mr Vertigo*, en collaboration avec Hubert Marot, jusqu'au 5 juillet à La sira, Asnières; *(Idéale) Géographie*, sur une proposition d'Olivier Kosta-Thefaine, du 17 au 25 juillet au Cac Moulin du roc, Niort.

Renaud Regnery, commissaire d'exposition invité pour *Cumuli Trading Places* au centre d'art L40 de Berlin, Allemagne.

Samuel Richardot, exposition collective *Être chose*, du 4 juillet au 1^{er} novembre au CIAP de Vassivière.

Clémence Roudil, exposition collective *Odradek*, jusqu'au 5 juillet aux Instants chavirés, Montreuil.